

L'AMOUR EST INGÉNIEUX



I
Brigitte aimait l'électricien Lamoureux qui le lui rendait bien. Aussi, il fallait voir le temps qu'il passait sur un poteau télégraphique se dressant à quelque pieds de la fenêtre de sa mie !



II
Sa voir souvent est bon, mais c'était encore bien loin et les deux amoureux auraient bien voulu se rapprocher un peu. Ce fut Brigitte qui en trouva le moyen.

LE GÉNÉRAL

Un bambin avait pris l'armure de son père. Il traînait une épée immense, et poursuivant Les ennemis absents, il criait : "En avant !"

Comme un foudre de guerre.

Quand le papa

Dit : "Halte-là !"

Tu pourrais te blesser : laisse là cette épée !

— Mais, père... — Pas de mais ! Quoi ! tu prétends servir !

Tu veux être soldat et ne sais obéir !

— Moi, dit le marmot téméraire,

Je voudrais m'engager, dans les généraux !

— Ayant mal obéi, tu commanderai mal,

Et si l'on t'entendait, mon petit militaire,

C'est le rire, crois-moi, qui serait général.

RATISSONNE.

CONTE A MES NEVEUX

LE ROYAUME DU MERLE BLANC

La contrée chimérique où nos rêves vont faire l'école buissonnière et que nous appellerons, si vous le voulez bien, le pays du Merle blanc, fut gouvernée autrefois par un roi qui avait nom Aymeril. Ce roi était si bon, si bon, que la bonté du roi de "la poule au pot" n'était qu'un bien mesquin sentiment à côté de celle d'Aymeril.

Non, vraiment, ce n'était pas assez que les habitants du pays du Merle blanc eussent la poule au pot tous les dimanches ! leur roi rêvait bien autre chose : plus de pauvres, plus de mendiants, plus de gens tracassés par de misérables soucis d'argent, plus d'amoureux gênés dans leur sentiment par des questions de dot ; en un mot, à défaut de jours tissés d'or et de rose, sous un ciel éternellement bleu, — ce qui est irréalisable, même au pays du Merle blanc, — une grande félicité dans les cœurs, félicité qui régènerait sans nul doute, quand tout le monde serait riche.

Faire tout le monde riche ! voilà ce que voulait Aymeril, car, dans sa naïve bonté, il s'imaginait, le pauvre homme ! — qu'avec la richesse chez tous, finiraient les haines jalouses, les luttes sociales, les crimes de toute sorte engendrés par la misère.

Comment réaliser ce rêve ? Il y avait bien, dans le royaume, beaucoup de gens immensément riches, qu'on eût pu inciter à partager leurs biens, mais on se heurterait certainement à l'instinct de propriété, aussi développé chez les riches du Merle blanc que chez d'autres ; il y avait aussi le trésor royal, et il était si considérable pour les besoins d'un si petit pays, qu'il pouvait suffire pour distribuer, à chaque habitant, un titre de rente de vingt cinq mille francs.

Ce fut le parti auquel s'arrêta Aymeril, une nuit qu'il avait été empêché de dormir par le souvenir d'une pauvre vicille à qui il avait fait l'aumône dans la journée.

Le lendemain de cette nuit, il assambla ses ministres et leur soumit son projet, qui, naturellement, ne fut pas approuvé. Le ministre des finances, — un économiste distingué, — fit observer qu'enrichir tout le monde c'était former une pépinière de paresseux ; le ministre de l'agriculture se plaignit qu'il n'aurait plus de congrès à présider, celui de l'industrie et du commerce, plus de brevets à décerner ; le ministre de l'instruction publique, — un épïcure, — représenta que l'humanité ne valait pas la peine qu'un roi s'inquiât de ses

misères : ce fut en vain. Aymeril tint bon et fit publier un décret ordonnant à tous les habitants de se présenter au ministère des finances où il serait remis à chacun d'eux un titre de rente de vingt-cinq mille francs.

Le jour même de la publication du décret et les jours suivants, le Palais du roi ressembla à une véritable cour des miracles : des professeurs graves, serrés dans leur redingote râpée, coudoyaient des fonctionnaires de tous ordres, de toutes administrations, dans leurs uniformes qu'ils revêtaient, pensaient-ils, pour la dernière fois ; des gens du grand commerce regardaient de haut de petits boutiquiers ; des ouvriers, en costume de travail, rêvaient tout haut aux litres à douze, et aux *farniente* qu'ils n'avaient jamais pu s'offrir ; des paysans endimanchés, la redingote des grands jours dépassant la blouse bleue, l'œil allumé par la perspective des beaux écus qu'ils allaient empocher, étaient l'objet des regards dédaigneux de domestiques encore en livrée, mais qui prenaient déjà des allures de parvenus ; des mendiants de tout acabit, qui, la veille encore, courbaient honteusement l'échine, se pavanaient dans leurs haillons, et tous se pressaient fièvreusement dans l'antichambre du ministre des finances, tendant vers la porte du cabinet des mains avides.

Le roi distribuait lui-même les titres de rentes, et ce lui était une grande joie de voir les visages épanouis de ceux qu'il faisait riches.

Et quand tous furent servis, quand le trésor royal fut à peu près vide, quand Aymeril crut s'être assuré qu'il ne restait pas un malheureux dans son royaume, il s'endormit du sommeil du juste, du sommeil de ceux qui ont conscience d'avoir fait le bien.

Hélas ! hélas ! pourquoi souvent les remèdes qu'on croit apporter aux souffrances humaines sont-ils pires que les maux ? Pourquoi, avec de bonnes intentions, fait-on plus de mal que de bien ? Pourquoi enfin, la fortune ne fait-elle pas le bonheur ! Au bout de quinze jours, la vie était devenue intolérable au pays du Merle blanc.

Tout le monde aurait voulu se faire servir, et personne ne voulait être domestique ; toutes les dames désiraient des toilettes nouvelles, et marchands, couturiers et couturières avaient fermé boutique ; les cordonniers n'avaient plus aucun intérêt à chausser les fins petits pieds qui menaçaient d'être bientôt nus, les mains mignonnes que le travail n'enlaidissait plus, se hâtaient sous les baisers du roi soleil, car les gantiers se reposaient sur le mol oreiller de leurs rentes, et les beaux Messieurs ne trouvaient plus de jardiniers pour couper les roses que l'usage les obligeait d'offrir à leurs douces fiancées.

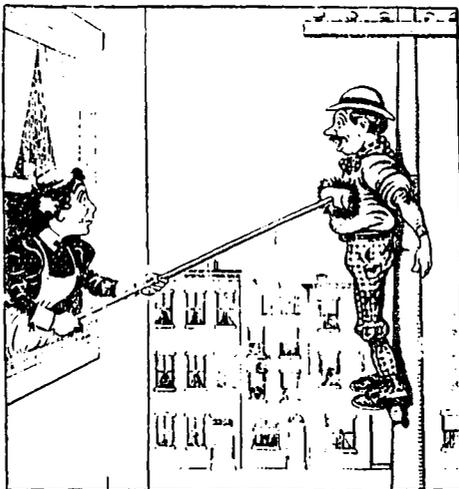
Chose plus lamentable encore, surtout pour ceux qui ne vivent pas de l'air du temps, ni du son des écus : les boulangers avaient dit adieu à la chaleur du four, les bouchers à l'odeur de l'échalote, les maraichers aux senteurs des jardins, et dans ce merveilleux pays du Merle blanc, on ne trouvait plus à manger.

Avec de l'argent plein les coffres, les sujets du roi Aymeril allaient être condamnés à mourir de faim, ou à vivre à l'état de sauvages, auquel cas leurs titres de rente ne leur serviraient pas à grand chose.

Heureusement, la fée Raison, qui semblait avoir déerté le royaume d'Aymeril quand la fortune y était entrée, eut pitié du pauvre roi, et ne voulut pas que ses bonnes intentions fussent si mal récompensées. Elle s'était réfugiée, cette pauvre Raison, chassée par le faune Argent, dans la cervelle d'un petit gardeur d'oies qui, n'ayant jamais eu de désirs, ne connaissait pas le prix de l'argent, et n'était point venu à la distribution des fortunes.

Quand il vit comme tout allait dans le royaume, et qu'il put comprendre — puisque la Raison ne l'avait pas abandonné — que tous ces hommes

L'AMOUR EST INGÉNIEUX — (Suite)



III
Son balai, vigoureusement soutenu par deux bras robustes, elle l'appuie sur la poitrine de Lamoureux...



IV
...qui, confiant, se laisse doucement aller...